

Albert  
**Camus**

Jonas ou l'artiste au travail



folio 2€

Extrait de la publication





Albert Camus

# Jonas

ou l'artiste au travail

*suivi de*

La pierre qui pousse

Gallimard

Ces nouvelles sont extraites du recueil *L'exil et le royaume*  
(Folio n° 78).

© Éditions Gallimard, 1957.

Né à Mondovi en Algérie en 1913, Albert Camus est d'origine alsacienne et espagnole. Son père, ouvrier agricole, est tué au front durant la Première Guerre mondiale et le jeune garçon vit à Alger avec sa mère qui fait des ménages. Élève brillant, il obtient une bourse, passe une licence de philosophie et présente son diplôme d'études supérieures sur les rapports entre l'hellénisme et le christianisme à travers Plotin et saint Augustin. Mais de santé fragile et craignant la routine, il renonce à enseigner. Il s'oriente vers le journalisme. En 1934, il adhère au Parti communiste. Son premier essai *L'envers et l'endroit* livre l'expérience, déjà riche, d'un garçon de vingt-quatre ans : le quartier algérois de Belcourt, le misérable foyer familial et surtout « l'admirable silence d'une mère et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibre ce silence ». L'année suivante, en 1938, il publie *Noces* qui confirme ses dons d'écrivain. La guerre bouleverse sa vie : la censure interdit *Alger républicain*, le journal où il travaillait, et le jeune homme débarque à Paris où il rejoint la Résistance dans le réseau « Combat » pour des missions de renseignements et de journalisme clandestin. En 1942, paraît *L'étranger*, roman placé sous le sceau de l'absurde et dont il dégage la signification dans un essai, *Le mythe de Sisyphe*. Premiers succès, mais aussi premières critiques et premiers malentendus. Il entre au comité de lecture des Éditions Gallimard et à la Libération devient rédacteur en

chef de *Combat*. Il prend désormais position sur les grands sujets du moment comme le colonialisme ou la bombe atomique. En 1947, *La peste*, étonnante chronique de la lutte d'une ville contre une épidémie, remporte un immense succès et le pousse à abandonner complètement le journalisme pour la littérature. Il écrit des romans, mais aussi des nouvelles remplies de doutes, comme *L'exil et le royaume*, du théâtre et des essais. Son essai *L'homme révolté* provoque une controverse avec des écrivains comme Sartre ou Breton. Il adapte les œuvres d'écrivains étrangers comme Faulkner, Buzzati, Calderón ou Dostoïevski avant de publier *La chute*, la confession d'un avocat, en 1956. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1957 et commence un nouveau roman, *Le premier homme*. Un accident de voiture le 4 janvier 1960 laissera ce roman inachevé.

Écrivain majeur du xx<sup>e</sup> siècle, Albert Camus est l'auteur d'une œuvre tout entière tournée vers la condition de l'homme et qui, partant de l'absurde, trouve une issue dans la révolte. Aux passions méditerranéennes a succédé un humanisme inquiet et au lyrisme des premiers textes un style rigoureux et lumineux.

*Découvrez, lisez ou relisez les livres d'Albert Camus*

ACTUELLES. ÉCRITS POLITIQUES (Folio Essais n° 305)

ACTUELLES. CHRONIQUES ALGÉRIENNES (Folio Essais n° 400)

CALIGULA, suivi de LE MALENTENDU (Folio n° 64)

CALIGULA (Folio Théâtre n° 6)

LA CHUTE (Folio n° 10 et Folio Plus n° 36)

DISCOURS DE SUÈDE (Folio n° 2919)

L'ENVERS ET L'ENDROIT (Folio Essais n° 41)

L'ÉTRANGER (Folio n° 2 et Folio Plus n° 10)

L'ÉTAT DE SIÈGE (Folio Théâtre n° 52)

L'EXIL ET LE ROYAUME (Folio n° 78)  
LES JUSTES (Folio n° 477)  
LETTRES À UN AMI ALLEMAND (Folio n° 2226)  
L'HOMME RÉVOLTÉ (Folio Essais n° 15)  
LE MALENTENDU (Folio Théâtre n° 18)  
LE MYTHE DE SISYPHE (Folio Essais n° 11)  
NOCES, suivi de L'ÉTÉ (Folio n° 16)  
LA PESTE (Folio n° 42 et Folio Plus n° 21)  
LE PREMIER HOMME (Folio n° 3320)

*Pour en savoir plus sur Albert Camus et son œuvre*

ROGER GRENIER, *ALBERT CAMUS SOLEIL ET OMBRE*  
(Folio n° 2286)  
OLIVIER TODD, *ALBERT CAMUS, UNE VIE* (Folio n° 3263)  
BERNARD PINGAUD COMMENTE *L'ÉTRANGER* (Folio-  
thèque n° 22)  
JACQUELINE LÉVI-VALENSI COMMENTE *LA CHUTE*  
(Foliothèque n° 58)  
JACQUELINE LÉVI-VALENSI COMMENTE *LA PESTE*  
(Foliothèque n° 8)





*Jonas*  
*ou l'artiste au travail*



*Jetez-moi dans la mer... car je sais que c'est moi qui attire sur vous cette grande tempête.*

JONAS, I, 12.

Gilbert Jonas, artiste peintre, croyait en son étoile. Il ne croyait d'ailleurs qu'en elle, bien qu'il se sentît du respect, et même une sorte d'admiration devant la religion des autres. Sa propre foi, pourtant, n'était pas sans vertus, puisqu'elle consistait à admettre, de façon obscure, qu'il obtiendrait beaucoup sans jamais rien mériter. Aussi, lorsque, aux environs de sa trente-cinquième année, une dizaine de critiques se disputèrent soudain la gloire d'avoir découvert son talent, il n'en montra point de surprise. Mais sa sérénité, attribuée par certains à la suffisance, s'expliquait très bien, au contraire, par une confiante modestie. Jonas rendait justice à son étoile plutôt qu'à ses mérites.

Il se montra un peu plus étonné lorsqu'un marchand de tableaux lui proposa une mensualité qui le délivrait de tout souci. En vain, l'architecte Rateau, qui depuis le lycée aimait Jonas et son étoile, lui représenta-t-il que cette mensualité lui donnerait une vie à peine décente et que le marchand n'y perdrait rien. « Tout de même », disait Jonas. Rateau, qui réussissait, mais à la force du poignet, dans tout ce qu'il entreprenait, gourmandait son ami. « Quoi, tout de même ? Il faut discuter. » Rien n'y fit. Jonas en lui-même remerciait son étoile. « Ce sera comme vous voudrez », dit-il au marchand. Et il abandonna les fonctions qu'il occupait dans la maison d'édition paternelle, pour se consacrer tout entier à la peinture. « Ça, disait-il, c'est une chance ! »

Il pensait en réalité : « C'est une chance qui continue. » Aussi loin qu'il pût remonter dans sa mémoire, il trouvait cette chance à l'œuvre. Il nourrissait ainsi une tendre reconnaissance à l'endroit de ses parents, d'abord parce qu'ils l'avaient élevé distraitement, ce qui lui avait fourni le loisir de la rêverie, ensuite parce qu'ils s'étaient séparés, pour raison d'adultère. C'était du moins le prétexte invoqué par son père qui oubliait de préciser qu'il s'agissait d'un adultère assez particulier : il ne pouvait

supporter les bonnes œuvres de sa femme, véritable sainte laïque, qui, sans y voir malice, avait fait le don de sa personne à l'humanité souffrante. Mais le mari prétendait disposer en maître des vertus de sa femme. « J'en ai assez, disait cet Othello, d'être trompé avec les pauvres. »

Ce malentendu fut profitable à Jonas. Ses parents, ayant lu, ou appris, qu'on pouvait citer plusieurs cas de meurtriers sadiques issus de parents divorcés, rivalisèrent de gâteries pour étouffer dans l'œuf les germes d'une aussi fâcheuse évolution. Moins apparents étaient les effets du choc subi, selon eux, par la conscience de l'enfant, et plus ils s'en inquiétaient : les ravages invisibles devaient être les plus profonds. Pour peu que Jonas se déclarât content de lui ou de sa journée, l'inquiétude ordinaire de ses parents touchait à l'affolement. Leurs attentions redoublaient et l'enfant n'avait alors plus rien à désirer.

Son malheur supposé valut enfin à Jonas un frère dévoué en la personne de son ami Rateau. Les parents de ce dernier invitaient souvent son petit camarade de lycée parce qu'ils plaignaient son infortune. Leurs discours apitoyés inspirèrent à leur fils, vigoureux et sportif, le désir de prendre sous sa

protection l'enfant dont il admirait déjà les réussites nonchalantes. L'admiration et la condescendance firent un bon mélange pour une amitié que Jonas reçut, comme le reste, avec une simplicité encourageante.

Quand Jonas eut terminé, sans effort particulier, ses études, il eut encore la chance d'entrer dans la maison d'édition de son père pour y trouver une situation et, par des voies indirectes, sa vocation de peintre. Premier éditeur de France, le père de Jonas était d'avis que le livre, plus que jamais, et en raison même de la crise de la culture, était l'avenir. « L'histoire montre, disait-il, que moins on lit et plus on achète de livres. » Partant, il ne lisait que rarement les manuscrits qu'on lui soumettait, ne se décidait à les publier que sur la personnalité de l'auteur ou l'actualité de son sujet (de ce point de vue, le seul sujet toujours actuel étant le sexe, l'éditeur avait fini par se spécialiser) et s'occupait seulement de trouver des présentations curieuses et de la publicité gratuite. Jonas reçut donc, en même temps que le département des lectures, de nombreux loisirs dont il fallut trouver l'emploi. C'est ainsi qu'il rencontra la peinture.

Pour la première fois, il se découvrit une ardeur imprévue, mais inlassable, consacra

bientôt ses journées à peindre et, toujours sans effort, excella dans cet exercice. Rien d'autre ne semblait l'intéresser et c'est à peine s'il put se marier à l'âge convenable : la peinture le dévorait tout entier. Aux êtres et aux circonstances ordinaires de la vie, il ne réservait qu'un sourire bienveillant qui le dispensait d'en prendre souci. Il fallut un accident de la motocyclette que Rateau conduisait trop vigoureusement, son ami en croupe, pour que Jonas, la main droite enfin immobilisée dans un bandage, et s'ennuyant, pût s'intéresser à l'amour. Là encore, il fut porté à voir dans ce grave accident les bons effets de son étoile. Sans lui, il n'eût pas pris le temps de regarder Louise Poulin comme elle le méritait.

Selon Rateau, d'ailleurs, Louise ne méritait pas d'être regardée. Petit et râblé lui-même, il n'aimait que les grandes femmes. « Je ne sais pas ce que tu trouves à cette fourmi », disait-il. Louise était en effet petite, noire de peau, de poil et d'œil, mais bien faite, et de jolie mine. Jonas, grand et solide, s'attendrissait sur la fourmi, d'autant plus qu'elle était industrielle. La vocation de Louise était l'activité. Une telle vocation s'accordait heureusement au goût de Jonas pour l'inertie, et pour ses avantages. Louise se dévoua d'abord à la litté-



rature, tant qu'elle crut du moins que l'édition intéressait Jonas. Elle lisait tout, sans ordre, et devint, en peu de semaines, capable de parler de tout. Jonas l'admira et se jugea définitivement dispensé de lectures puisque Louise le renseignait assez, et lui permettait de connaître l'essentiel des découvertes contemporaines. « Il ne faut plus dire, affirmait Louise, qu'un tel est méchant ou laid, mais qu'il se veut méchant ou laid. » La nuance était importante et risquait de mener au moins, comme le fit remarquer Rateau, à la condamnation du genre humain. Mais Louise trancha en montrant que cette vérité étant à la fois soutenue par la presse du cœur et les revues philosophiques, elle était universelle et ne pouvait être discutée. « Ce sera comme vous voudrez », dit Jonas, qui oublia aussitôt cette cruelle découverte pour rêver à son étoile.

Louise déserta la littérature dès qu'elle comprit que Jonas ne s'intéressait qu'à la peinture. Elle se dévoua aussitôt aux arts plastiques, courut musées et expositions, y traîna Jonas qui comprenait mal ce que peignaient ses contemporains et s'en trouvait gêné dans sa simplicité d'artiste. Il se réjouissait cependant d'être si bien renseigné sur tout ce qui touchait à son

art. Il est vrai que le lendemain, il perdait jusqu'au nom du peintre dont il venait de voir les œuvres. Mais Louise avait raison lorsqu'elle lui rappelait péremptoirement une des certitudes qu'elle avait gardées de sa période littéraire, à savoir qu'en réalité on n'oubliait jamais rien. L'étoile décidément protégeait Jonas qui pouvait ainsi cumuler sans mauvaise conscience les certitudes de la mémoire et les commodités de l'oubli.

Mais les trésors de dévouement que prodiguait Louise étincelaient de leurs plus beaux feux dans la vie quotidienne de Jonas. Ce bon ange lui évitait les achats de chaussures, de vêtements et de linge qui abrègent, pour tout homme normal, les jours d'une vie déjà si courte. Elle prenait à charge, résolument, les mille inventions de la machine à tuer le temps, depuis les imprimés obscurs de la sécurité sociale jusqu'aux dispositions sans cesse renouvelées de la fiscalité. « Oui, disait Rateau, c'est entendu. Mais elle ne peut aller chez le dentiste à ta place. » Elle n'y allait pas, mais elle téléphonait et prenait les rendez-vous, aux meilleures heures ; elle s'occupait des vidanges de la 4 CV, des locations dans les hôtels de vacances, du charbon domestique ; elle achetait elle-même les cadeaux que Jonas

désirait offrir, choisissait et expédiait ses fleurs et trouvait encore le temps, certains soirs, de passer chez lui, en son absence, pour préparer le lit qu'il n'aurait pas besoin cette nuit-là d'ouvrir avant de se coucher.

Du même élan, aussi bien, elle entra dans ce lit, puis s'occupa du rendez-vous avec le maire, y mena Jonas deux ans avant que son talent fût enfin reconnu et organisa le voyage de noces de manière que tous les musées fussent visités. Non sans avoir trouvé, auparavant, en pleine crise du logement, un appartement de trois pièces où ils s'installèrent, au retour. Elle fabriqua ensuite, presque coup sur coup, deux enfants, garçon et fille, selon son plan qui était d'aller jusqu'à trois et qui fut rempli peu après que Jonas eut quitté la maison d'édition pour se consacrer à la peinture.

Dès qu'elle eut accouché, d'ailleurs, Louise ne se dévoua plus qu'à son, puis ses enfants. Elle essayait encore d'aider son mari mais le temps lui manquait. Sans doute, elle regrettait de négliger Jonas, mais son caractère décidé l'empêchait de s'attarder à ces regrets. « Tant pis, disait-elle, chacun son établi. » Expression dont Jonas se déclarait d'ailleurs enchanté, car il désirait, comme tous les artistes de son époque, passer pour un artisan. L'artisan fut

donc un peu négligé et dut acheter ses souliers lui-même. Cependant, outre que cela était dans la nature des choses, Jonas fut encore tenté de s'en féliciter. Sans doute, il devait faire effort pour visiter les magasins, mais cet effort était récompensé par l'une de ces heures de solitude qui donne tant de prix au bonheur des couples.

Le problème de l'espace vital l'emportait de loin, pourtant, sur les autres problèmes du ménage, car le temps et l'espace se rétrécissaient du même mouvement, autour d'eux. La naissance des enfants, le nouveau métier de Jonas, leur installation étroite, et la modestie de la mensualité qui interdisait d'acheter un plus grand appartement, ne laissaient qu'un champ restreint à la double activité de Louise et de Jonas. L'appartement se trouvait au premier étage d'un ancien hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le vieux quartier de la capitale. Beaucoup d'artistes logeaient dans cet arrondissement, fidèles au principe qu'en art la recherche du neuf doit se faire dans un cadre ancien. Jonas, qui partageait cette conviction, se réjouissait beaucoup de vivre dans ce quartier.

Pour ancien, en tout cas, son appartement l'était. Mais quelques arrangements très mo-

M. VARGAS LLOSA *Les chiots* (Folio n° 3760)  
Mario Vargas Llosa, écrivain engagé, raconte l'histoire d'un naufrage dans un texte dur et réaliste.

P. VERLAINE *Chansons pour elle* et autres poèmes érotiques (Folio n° 3700)  
Trois courts recueils de poèmes à l'érotisme tendre et ambigu.

*Composition Nord Compo.*  
*Impression Novoprint*  
*à Barcelone, le 2 décembre 2002.*  
*Dépôt légal : décembre 2002.*

ISBN 2-07-042673-4/Imprimé en Espagne.

**120442**



# Jonas ou l'artiste au travail/Pierre qui pousse Albert Camus

Cette édition électronique du livre  
*Jonas ou l'artiste au travail/Pierre qui pousse* d'Albert Camus  
a été réalisée le 10 avril 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070426737 - Numéro d'édition : 177984).

Code Sodis : N53037 - ISBN : 9782072473395  
Numéro d'édition : 244009.